

FROM:

Helm, Yolande. *Malika Mokeddem: envers et contre tout*. L'Harmattan, 2000

**Entretien réalisé par
Yolande HELM
Ohio University**

Malika Mokeddem est née dans l'Ouest du désert algérien à Kénadsa. Dès son plus jeune âge, elle s'est rebellée contre la rigidité de la culture arabomusulmane et a transgressé les interdits qui lui étaient imposés. L'école, le plus grand de ces interdits, a constitué sa planche de salut mais aussi son "premier exil". Dans l'oralité de sa grand-mère bédouine qui lui contait les pérégrinations des "hommes bleus", les nomades, Malika a puisé son inspiration et son courage. Réalisant l'importance de s'établir comme être indépendant et autonome, Malika Mokeddem a entrepris des études de médecine à Oran. La montée de l'intégrisme en Algérie a cependant rendu sa vie au quotidien de plus en plus pénible. Lasse d'affronter plus longtemps l'obscurantisme, elle a alors choisi l'exil--le deuxième--en France où elle s'est spécialisée en néphrologie à la Faculté de Médecine de Montpellier. Comme Malika Mokeddem le révèle dans cette entrevue, elle a sacrifié une carrière de médecin qui s'avérait prestigieuse pour devenir écrivaine, un besoin fondamental qui s'est fait sentir très tôt. Depuis 1990, elle compte à son actif cinq romans. Le premier, *Les Hommes qui marchent* (Grasset, 1997 [Ramsay, 1990]) est un roman de nature autobiographique; *Le Siècle des sauterelles* (Ramsay, 1992), purement fictif, conte l'histoire du poète Mahmoud et de sa fille Yasmine frappée de mutisme après le meurtre de sa mère; *L'Interdite* (Grasset, 1993) et *Des Rêves et des Assassins* (Grasset, 1995) sont de véritables diatribes contre les fanatiques de l'intégrisme; *La Nuit de la lézarde* (Grasset, 1998) constitue une nouvelle brèche dans la trajectoire de Malika Mokeddem qui tente d'écrire la sérénité. Cette entrevue avec Malika Mokeddem qui, avec la générosité typique des Arabes, m'a ouvert les portes de sa maison provençale coiffée d'une tour crénelée, a eu lieu dans son jardin, oasis de lumières, de parfums et de beauté.

Y H : Tes héroïnes sont souvent des femmes à l'identité morcelée, "scindée" et dans un état d'entre-deux; comment te situes-tu par rapport à elles?

M M : Cet entre-deux m'a saisie tellement tôt que j'ai cette identité mêlée. Vraiment, on ne peut pas me scinder en deux. Il n'y a pas une couche algérienne, une couche française. ça fait partie de moi; je suis une Algérienne francophone. Donc, l'entre-deux, il rejoint peut-être l'exil... non, l'exil, ce n'est pas vraiment un entre-deux... mais moi, est-ce que j'ai l'air d'être exilée ici? Ma maison, par exemple, elle me ressemble un peu; il y a de l'arabe et de l'occidental dans tout ce qui m'entoure.

Y H : C'est cela l'harmonie, je pense; ce métissage linguistique et culturel dont tu parles dans tes textes et qu'on retrouve en effet chez toi, dans ta maison et dans ce qui se dégage de toi, de ta personnalité.

M M : Oui, je suis en adéquation avec moi-même, c'est à dire que je suis les deux à la fois: pas deux moitiés juxtaposées ou accolées mais c'est intimement imbriqué en moi. On ne peut pas me scinder en deux justement parce que c'est très ramifié et que chaque partie de moi, chaque fibre se nourrit de l'autre.

Y H : Abordons si tu le veux bien la question du métissage linguistique: le français, ta langue mais aussi celle du colonisateur, est-elle une source de questionnement et de contestation?

M M : Je ne sais pas si tu connais cette phrase de Kateb Yacine qui a dit à propos de la langue française--lui qui était écrivain pendant la guerre d'Algérie, la première, c'est à dire celle de l'Algérie contre le colonisateur français--il a dit que, pour lui, cette langue était "un butin de guerre", car d'une part, elle lui a apporté la déclaration des droits de l'homme et la littérature du monde entier et d'autre part, elle l'armait avec les arguments même du colonisateur pour se défendre et le combattre dans sa propre langue. Donc, il se la revendiquait de cette façon-là...

Y H : Oui, et pour toi, une femme, cette langue est-elle aussi "un butin de guerre"?

M M : Moi, une femme, c'est peut-être encore plus problématique parce que l'interdit pèse davantage encore sur les filles. Ce qui est paradoxal, c'est que jusqu'à l'âge de cinq ans, le monde français, je ne le connaissais pas. "Ils"

habitaient au loin; je ne l'ai traversé le quartier français que pour aller à l'école, comme je le raconte dans *Les Hommes qui marchent*. Donc, cette langue, je ne l'ai pas demandée, elle est venue me cueillir, mais, en même temps, pour mon bonheur, ce monde flou que je craignais un petit peu, un monde totalement étranger à mon enfance, j'ai commencé à le traverser pour aller apprendre sa langue. Je me souviendrai toujours de ces premiers crissements de la plume sur le papier et de cette langue qui sonnait à mon oreille, moi qui venait de l'oralité. Je l'ai pénétrée et elle m'a pénétrée petit à petit. Mais en même temps, elle m'a rendu service d'abord, dans la mesure où je me suis mise à comprendre les autres et à apprendre que, finalement, ce monde ne m'était pas si étranger.

Y H : Et ta langue maternelle, l'arabe?

M M : On a parlé hier de mon rapport à ma mère; ma langue maternelle, si elle porte ce mot "maternelle", ne se limitait pas au verbe de ma mère et je crois que le verbe arabe, le verbe flamboyant arabe m'a marquée avant que ne me saisissent les mots français. Et, il y a vraiment une dichotomie pour moi entre le verbe de ma grand-mère--son verbe flamboyant de conteuse nomade, ses récits de ce monde qu'elle sentait en danger, qu'elle sentait menacé, donc elle avait ce verbe de l'urgence--et puis, le verbe, la langue de ma mère; une langue vraiment, celle qui s'agite dans le palais et qui ne me donnait que des ordres.

Y H : Cela explique-t-il en partie ta rébellion?

M M : Oui, j'ai toujours été une rebelle, j'ai toujours été très violente vis à vis de ma mère car j'avais très peur; elle représentait pour moi tout ce que je n'avais pas envie d'être et j'avais tellement peur de ses menaces, tellement peur de ses injonctions et de ses ordres que je suppose que cette violence aurait pu me détruire, moi d'abord. Par exemple, au début de l'adolescence, je me disais que si jamais je me sentais en danger, si jamais je pressentais qu'ils allaient m'emmitoufler, me marier... je pensais 'je me sauverai dans la nuit, je marcherai dans le désert jusqu'à mourir de soif, les chacals auront ma peau mais on ne me forcera pas'.

Y H : Et la langue française a évidemment contribué à cette rébellion ou plutôt, elle t'a soutenue dans cette rébellion?

M M : Oui, la langue française en m'apportant les rébellions, pas uniquement des autres en tant que Français, mais des autres continents; Dickens, Tolstoï, Faulkner, Dostoïevski etc., c'était passé par la langue française. Et donc, cette langue m'a structurée, elle a transformé cette véhémence qui était en moi en ténacité, en résistance; elle m'a armée non seulement pour clore le bec aux petites pimbêches de l'autre communauté qui pouvaient parfois être agressives mais aussi contre les miens et donc, je faisais mes traductions moi-même et le français m'a appris à me défendre, pas seulement à crier.

Y H : Tes rapports au français ne sont donc pas ambigus?

M M : Pas du tout! Pas du tout! Je me dis que je ne peux pas mordre le sein qui m'a nourrie, je ne peux pas trahir quelque chose qui est en moi. Mon rapport à la langue est celui-là, je ne veux pas qu'on croie que je rejette l'arabe; je rejette la langue de bois du gouvernement, l'arabe classique.

Y H : Langue du gouvernement et qui n'est cependant pas comprise par la majorité des Algériens?

M M : Non! Les speakers à la télévision, les présentateurs à la radio, au début de l'indépendance, se sont mis à gargariser en arabe classique et puis personne ne les comprenait. C'était confisquer une indépendance à tout un peuple à qui, du jour au lendemain, on déclarait que sa langue restera un dialecte et qu'elle n'est pas une langue. C'est épouvantable quand même! Le problème des langues est très complexe en Algérie. Donc, moi, j'ai toujours été claire en cela, je me dis, on est peut-être le produit d'une Histoire; nous n'avons pas choisi d'être colonisés mais il faut garder des traditions, comme de l'Histoire, ce qui fait partie de soi, ce qui nous enrichit et lutter contre l'enfermement de quelque ordre qu'il soit. Donc, moi, pour en revenir à la langue française, j'ai toujours eu des rapports très clairs avec elle en me disant que je n'ai pas envie de me laisser mutiler davantage. Je n'ai pas choisi cette langue mais elle est mienne--alors, je dis cela en boutade quand j'ai un public français--c'est elle qui est venue me coloniser, pour mon bonheur--la langue, pas le colonisateur--et maintenant puisqu'elle m'a possédée, qu'elle fait partie de moi, c'est moi qui, à présent, vais la coloniser et lui dire la complexité de la situation algérienne et de l'"algérianiser". Voilà, c'est comme cela qu'elle est devenue mienne.

Y H : Le débat sur la langue en Algérie fait rage en ce moment; le français est en voie de disparition au profit d'une arabisation totale... que penses-tu de cette situation?

M M : A l'indépendance de l'Algérie, il n'y avait que 10% de la masse scolarisable et j'ai eu la chance de faire partie de ces 10%. Ensuite, l'Algérie indépendante a fait un effort massif de scolarisation des enfants avec suppression des allocations familiales aux parents s'ils retiraient leurs fils ou leurs filles avant l'âge de 16 ans, ce qui était un moyen de pression formidable. Ceci dit, à côté de cela, l'Algérie indépendante a rendu obligatoire l'enseignement du Coran au sein de l'école et a du même coup trucidé la laïcité, ce qui fait partie des paradoxes algériens. Mais quoi qu'il en soit, les gouvernements successifs algériens ont essayé d'aller tambour battant vers une arabisation qui, en fait, n'a pas été une arabisation mais une islamisation; alors même qu'ils faisaient cela, l'Algérie, en trente, trente-cinq ans d'indépendance, a produit beaucoup plus de Francophones que les cent trente années de colonisation.

Y H : Evidemment, toutes ces questions linguistiques, politiques et culturelles ont à jamais marqué l'identité des Algériens, identité complexe, elle aussi, comme leur Histoire...

M M : D'abord, la colonisation nous a menti sur notre identité, on nous a fait réciter "Nos Ancêtres les Gaulois" quand j'étais à l'école primaire, alors que moi, je savais très bien--il suffisait que je regagne le pied de ma dune, que ma grand-mère me reprenne entre ses yeux, qu'elle se remette à raconter son monde--je savais très bien d'où venait le mien, quelle avait été son histoire. Et donc, ça me paraissait une vaste fumisterie. Je récitais ça mais en riant sous cape et après, quand la révolte m'a vraiment saisie au corps, je disais 'non, mes ancêtres ne sont pas gaulois'; mes ancêtres étaient des nomades et j'étais fière de cet héritage. Et puis, ce qui est dramatique pour nous, tellement grotesque que c'en est devenu même risible, c'est que le F.L.N. s'installant au pouvoir a essayé de faire pareil, c'est à dire qu'il a continué de la même façon éhontée à nous mentir sur notre identité et sur notre histoire mais, avec un tour de manivelle à 190 degrés. Car, auparavant, on a essayé de nous faire réciter que nous étions des descendants des Gaulois et d'un autre côté, claqué, nous n'étions qu'Arabo-musulmans et l'islamisation commençait déjà. C'est une vaste fumisterie, c'est oublier toute l'histoire de l'Algérie faite d'invasions successives.

Y H : On dit que la jeunesse représente l'avenir d'un pays... est-elle une source d'espoir pour l'Algérie?

M M : Mon principal souci, c'est justement la jeunesse. Quitte à choquer beaucoup de gens, je dis toujours que c'est moins le terrorisme qui me fait peur; les violences d'aujourd'hui sont les conséquences de la gestion F.L.N. des trente dernières années et le fait qu'on ait donné l'enseignement aux islamistes, qu'il y ait eu une telle répression au niveau de toute contestation et que les mosquées étaient occupées, que pendant trente ans, elles étaient le seul lieu de contestation possible et qu'elles se sont emparées de ces contestations pour promouvoir l'idéologie islamiste et donc l'intégrisme. Mais l'Algérie de demain, elle se prépare aujourd'hui sur les bancs de l'école et c'est ça qui me fait beaucoup plus peur, parce que je crois que la plus grande violence faite à ce pays, c'est celle que subissent les esprits des enfants dans les écoles. Quant les écoles se mettent à fabriquer--je crois que c'est le mot--des petits censeurs au lieu d'être le creuset où se développe la réflexion de l'enfant, on ne peut pas être totalement optimiste et c'est ma plus grande peur aujourd'hui, c'est celle-là et c'est le fait que les dernières législations, dont on a attendu beaucoup, nous aient donné une assemblée législative qui ne diffère hélas en rien de celles qui lui ont succédé car ils sont en train de reproduire les mêmes erreurs que le F.L.N.

Y H : Hier, tu parlais de l'humour des Algériens et des jeunes en particulier comme planche de salut...

M M : C'est vrai. Il y a un humour extraordinaire et même du sarcasme et cela me semble être une très grande puissance. Et je crois que là où j'ai confiance, c'est dans l'individu, Je viens de là où tu sais, du monde de l'oralité... donc, toute cette traversée, pourquoi pas d'autres? L'Algérie, c'est un pays où les enfants, tout le monde, a été habitué à une telle ébullition en permanence. Et justement, pour en revenir aux enfants dans les écoles... Je pense que quand on essaie d'étouffer à l'extrême l'intelligence de cette façon-là... l'interdit, c'est la meilleure façon d'éveiller, de faire éclore l'envie de le transgresser. L'enfant se construit aussi contre ce qui l'étouffe mais il ne faut pas être trop idéaliste, dans quelles proportions? Peut-être infimes... Voilà.

Y H : Dans *Mon Coeur est témoin*, un film documentaire sur les femmes et l'Islam, de Louise Carré, tu parlais de la "satanisation" de la femme en

Algérie. Pourrais-tu élaborer à ce propos? Les hommes sont-ils totalement responsables des meurtrissures féminines?

MM : A la décharge des hommes, je crois qu'il ne faut pas être trop manichéen, ce sont les femmes qui transmettent les traditions. Ça peut paraître paradoxal aux Occidentaux mais quand les enfants naissent, c'est de la bouche des femmes, d'abord la grand-mère, puis la mère, ensuite les soeurs aînées, les tantes etc que les petites filles reçoivent leur première leçon de soumission et les petits garçons leur première leçon de machisme et de misogynie. Cela faisait partie du système tribal mais on ne se débarrasse pas aussi facilement de cela, c'est resté. Il faut garder à l'esprit que 90% du territoire algérien était une aire de nomadisme, de nomades des hauts-plateaux, comme l'était la famille de mon père, et des nomades du désert. Toutes ces tribus nomades ne se reconnaissaient pas de frontière, d'appartenance réellement à un pays, ils avaient un territoire de pérégrination mais c'est tout. Et ces tribus guerroyaient ou pactisaient selon leurs intérêts du moment et ne se reconnaissaient pas de roi, de président etc.; donc, la guerre d'Algérie a été le premier acte fondateur de la nation algérienne. Dans ces tribus, les conditions étaient difficiles et donc les droits de l'individu, qu'ils soient hommes ou femmes, étaient sacrifiés à la survie du clan. L'homme ne pouvait pas prendre l'épouse qu'il voulait; les femmes de sa tribu choisissaient pour lui. Et elles la répudiaient elles-mêmes s'il s'avérait que cette femme, par la suite, ne correspondait pas à leurs exigences. La femme dans ce système était considérée comme un objet sexuel. On lui apprenait la soumission et tout le monde avait l'oeil rivé sur elle. Les femmes transmettaient ces traditions; personne n'était libre et les femmes encore moins que les autres. Pendant cette période où elle était considérée comme sous-individu--et comme on dit chez nous, il ne faut pas se cacher la face derrière un tamis; le texte du Code de la Famille n'a fait que transcrire ce qui existait déjà dans les traditions algériennes--elle avait les protections de son état d'"être faible". Par exemple, quand une femme était veuve ou répudiée, elle était reprise par son clan. Quand les femmes devenaient âgées, quand la femme avait atteint ce rôle d'assexuée en quelque sorte, c'était elle qui prenait en main toute la tribu et qui reproduisait sur ses petites-filles, brus, ce dont elle avait souffert parce qu'il leur semblait que c'était un parcours initiatique, un apprentissage au bout duquel elles obtenaient le droit de régner sur une tribu. Par exemple, ma grand-mère dans *Les Hommes qui marchent* tenait ses filles; on sent que c'est elle qui régissait la famille, c'est elle qui parlait, qui racontait, qui méprisait ma mère qu'elle n'a pourtant pas répudiée [Rires]...

Y H : Qu'est-ce qui a percuté ce système?

M M : La modernité est arrivée, que les gens l'aient voulu ou pas, et pas seulement avec ses bons côtés, hélas! Il y a eu un exode rural terrible avec le fiasco qu'a été la révolution agraire d'une part et d'autre part, avec les progrès de la médecine gratuite, l'Algérie a triplé sa population.

L'urbanisation s'est faite comme partout ailleurs dans le monde, c'est à dire H.L.M. et petites pièces. Cette conjonction de circonstances a fait que la famille s'est élargie, les tribus se sont disloquées, dispersées et donc, cette entraide envers les membres du clan, pas seulement envers les femmes, a disparu. Et donc, maintenant, quand la femme est répudiée--et l'homme a le droit car c'est reconnu dans les textes--elle se retrouve seule dans la rue avec ses enfants.

Y H : Donc, en fait, les femmes ne reproduisaient pas ce système par "masochisme"?

M M : Non! Mais c'était leur seule chance de finir leur vie dans la tranquillité, adulée, choyée par quantité d'enfants et de petits-enfants. Puisqu'elles ne sont pas masochistes, elles vont faire en sorte que les choses changent. On ne peut pas parler véritablement de mutation sociale mais il y a une transformation en train de se produire et les femmes en sont vraiment le pivot. Tantôt, elles sont la cible, tantôt, on leur fait la cour; en tout cas, elles comptent, donc, on essaie soit de les museler, soit de les avoir avec soi.

Y H : Même le F.I.S.!

M M : Oui, bien sûr! Même celui qui prétendait vouloir les garder uniquement dans la maison a eu des brigades de femmes qui sont allées prêcher.

Y H : Que peut-on faire, nous les Occidentaux, pour les Algériens et les Algériennes?

M M : Il faut rester à l'écoute! Il faut essayer de comprendre; tu fais partie des gens qui entreprennent ce genre de travail de compréhension d'une certaine complexité car il ne faut pas se laisser réduire le jugement par des clichés. Ceci dit, c'est à eux, aux Algériens d'agir... Nous, de l'extérieur, on ne peut pas vraiment. Mais, en revanche, il faut essayer de regarder ceux qui

sont proches, les Maghrébins... au lieu d'aller faire quelque chose pour les Algériens là-bas, faites quelque chose pour ceux et celles qui sont ici. Faites en sorte qu'ils ne se sentent pas exclus, parce que cette exclusion pourrait faire basculer ceux d'entre eux vers l'intégrisme. Chacun doit d'abord balayer devant sa porte et faire ici pour l'immigration; c'est non seulement éviter que des Maghrébins n'adoptent l'intégrisme, c'est aussi en reconnaissant leur culture, en les intégrant, en faisant en sorte qu'ils ne soient plus diabolisés et donc couper l'herbe sous les pieds des autres extrémistes que représentent en l'occurrence ici en France Le Pen et ses sbires.

Y H : Comment es-tu venue à l'écriture?

M M : Le plus naturellement possible. Tu sais, c'était une vieille envie. J'ai été anorexique pendant des années, je ne mangeais pas mais je dévorais les livres... et ces livres ont répondu à un certain nombre de questionnements en moi, ils m'ont nourrie et structurée. Ils ont sédimenté en moi et dans mon cas, ça me paraît un parcours tout à fait logique que d'être devenue écrivaine. Dans l'acte d'écrire, il y a ce qu'on a envie de dire et qu'on dit, qu'on décrit, qu'on construit et il y a aussi toute la part de l'inconscient qui passe dans l'écriture et qui, ensuite, nous est révélée par le regard des autres, la lecture des autres. L'acte d'écrire me structure ainsi que l'avait fait auparavant l'acte de lire.

Y H : Tu m'as dit hier que la liberté passait d'abord par l'autonomie financière...

M M : Oui, j'ai l'impression que j'ai beaucoup plus obtenu en gagnant de l'argent que tous mes combats contre ma famille auparavant. Du jour au lendemain, quand je suis devenue soutien de famille--j'étais maîtresse d'internat à l'âge de 16 ans--mon père m'a dit et je m'en souviendrai toujours: "Ma fille, maintenant, tu es un homme"! [Rires]. Voilà, gagner de l'argent, ça rend libre! J'ai toujours travaillé parallèlement à mes études--dans la deuxième moitié du secondaire et pendant toutes mes études médicales--et quand je me sentais écrasée par les deux tâches, par le fait d'avoir un pied dans l'enseignement et un autre dans la médecine, je me disais: 'Un jour, j'écrirai'! C'était ma bouffée d'oxygène. Et quand je suis arrivée ici, je me suis mise à écrire, à la fin de ma spécialité. Et, je pense que d'être parvenue à faire ma médecine ici en France et de la réussir m'a donné une certaine assurance.

Y H : C'était en quelle année?

M M : En 1985. Ensuite, j'ai commencé à travailler à Montpellier mais je n'aimais pas le milieu médical ici. La connaissance ne préserve pas de la bêtise et de la misogynie. Evidemment, avoir une "bronzée" et grande râleuse dans le service n'était pas de tout repos pour eux et davantage pour moi. On a essayé de me faire toutes les crasses possibles pour me faire partir et puis au bout d'un moment, je me suis dit mais 'mais est-ce que j'ai fait tout ça pour devenir ce que je suis en train de devenir?'. J'étais devenue spécialiste en France et dans une spécialité pointue et j'étais en train de construire une belle maison mais était-ce cela que je voulais? Alors, j'ai claqué la porte et je suis partie. Et, je me suis mise à écrire... donc, ces gens-là m'ont servi de repoussoir!

Y H : Tant mieux pour nous! [Rires]. Précisément... quels sont les liens entre Malika médecin et Malika écrivaine?

M M : C'est curieux! Je vais te raconter un peu mon cheminement entre les deux depuis que je me suis mise à écrire. Il est clair que j'ai tout de même sacrifié une carrière médicale à l'écriture. Des deux passions, c'est l'écriture qui est la plus forte et de très loin. Quand j'ai démissionné de l'hôpital, j'ai eu de la chance d'avoir une spécialité où il manque cruellement du monde et donc, je pouvais monnayer de très courts remplacements mais avec des gens que j'aime bien, là où je suis bien accueillie et je ne voulais surtout pas travailler à Montpellier. Donc, je travaillais à peu près 4 à 5 jours par mois et le reste du temps, j'écrivais. C'est comme ça que j'ai écrit *Les Hommes qui marchent* et *Le Siècle des sauterelles* : ce premier retour vers l'Algérie m'a aidée à apaiser un certain nombre de chocs; c'est en fouillant dans l'enfance et dans l'adolescence par l'écriture qu'une évidence m'est venue. Je me suis dit qu'en tant que médecin, je pouvais avoir une réelle utilité en France et qu'il fallait que j'aille là où on pouvait réellement avoir besoin de moi, c'est à dire aller soigner les émigrés. J'ai donc ouvert un cabinet de médecine dans le quartier des émigrés. Comme j'essayais de m'installer dans le long terme de l'écriture, il me semblait que mon projet se conjugait mieux avec un cabinet de médecine générale en ville qu'avec la vie du spécialiste dans une clinique. Donc, j'ai fait cela de 1989 à 1995. Le problème, c'est que petit à petit avec la notoriété, j'ai été obligée de partir et d'autre part, les menaces de mort sont venues... mon nom était sur la liste des médecins,

n'importe qui pouvait me trouver... c'était dérangeant. Toute une conjonction de choses a fait que j'ai été contrainte de fermer ce cabinet.

Y H : Pendant ces quelques années, tu as soigné les malades mais peut-on dire qu'eux aussi ont mis du baume sur tes blessures?

M M : Oui, de voir des gens si paumés venir me voir et me parler de leurs problèmes a été révélateur. Il y a quelque chose qui a été particulièrement symptomatique pour moi, c'est que des Maghrébins, des hommes qui vivent seuls ici, viennent me voir et qu'au bout de la deuxième, troisième consultation, ils m'avouent leur impuissance et m'appellent à l'aide... c'était une révélation et pour ainsi dire une victoire que j'avais remportée. Et, je me disais, 'je les soigne peut-être... ils me soignent sûrement' parce que j'étais revenue vers l'Algérie par l'écriture et de venir vers eux par la médecine, ça me faisait du bien. Je parlais avec eux dans ma langue maternelle en étant celle qui soigne ... Je sortais de mon cabinet et je sentais les odeurs typiques du quartier ... je pouvais aller boire un verre de thé à la menthe... Je faisais mes courses par là-bas... donc, ça me plongeait aussi dans leurs problèmes, dans leur vie difficile. Ça, c'est mon rapport avec les patients mais je suis certaine d'une chose aussi, c'est que l'écriture pour moi est une médecine au quotidien.

Y H : Peux-tu parler du roman qui va sortir en septembre, *La Nuit de la lézarde*?

M M : Pour ce roman, j'avais envie d'écrire quelque chose de serein. Mais, en fait, comment peut-on, quand on est écrivain, être totalement serein? L'action se passe dans le désert où il n'y a pas de terrorisme. Le terrorisme atteint les gens du désert comme il m'atteint moi, de l'autre côté de la Méditerranée, par la douleur et par la colère. Mais au lieu de garder le registre de la contestation qui était présent dans mes deux derniers textes, *L'Interdite* et *Des Rêves et des Assassins*, j'ai décidé de ne plus écrire sous le coup de la colère car au bout d'un moment, ça épuise, et puis d'autre part, on se dit 'ils tuent les gens mais moi, il faut que j'écrive, il ne faut pas qu'ils polluent mon écriture'. Je voulais garder l'écriture comme un espace de liberté et me le réapproprier comme je l'entendais, moi.

Y M : Où peut-on situer *La Nuit de la lézarde* par rapport à tes autres romans?

M M : C'est un roman qui se situerait un peu à mi-chemin entre *Le Siècle des sauterelles* et *L'Interdite*. C'est l'histoire d'une attente, d'une attente de l'amour. Nour, mon héroïne, n'a pas été à l'école; c'est une femme qui n'a pas choisi, qui n'a pas réfléchi à la liberté; elle a refusé de se laisser écraser quasiment par instinct. Je n'avais pas envie d'écrire sur des gens uniquement comme moi, j'avais aussi envie d'écrire sur les autres. Quand Nour quitte son mari, elle marche de village en village dans le désert et petit à petit, elle va se rendre compte de ce qu'elle est et c'est le regard des autres qui va l'aider à prendre conscience d'un certain nombre de choses. Elle va s'installer dans ce statut de femme réfractaire comme elle dit, dans une nouvelle identité enfin reconnue et pacifiée en quelque sorte. Fille de nomades, elle va choisir de vivre près du désert, dans un ksar que les habitants ont quitté car la source s'est tarie. Elle a besoin de voir cet espace immense devant ses yeux et là, elle va s'inventer une histoire d'amour qu'elle va attendre et elle ne va pas voir l'amour qui est là, à côté d'elle, en la personne d'un aveugle. J'ai joué sur la cécité et l'obscurité, la nuit et son prénom, Nour, qui veut dire "lumière". Les lézardes, ce sont celles du ksar, de la vie de Nour, de l'Algérie.

Y H : Tu es vraiment chez toi, ici, dans le Sud de la France, dans ce merveilleux jardin, sous ton micocoulier... est-ce cela le bonheur?

M M : Dans quelques années, j'aurai vécu presque autant ici qu'en Algérie et il me semble qu'il est clair que si l'Algérie ne s'apaise pas, c'est ça qui va me faire mal, c'est ce qui nous fait mal qui nous fait produire, écrire ou pour d'autres, c'est peindre ou composer... moi, c'est écrire, mais si je devais écrire le bonheur... et j'espère que ça viendra un jour de me laisser aller à écrire sur ma maison, sur mon jardin, sur la région ici, bon, je pense que c'est quelque chose de l'ordre du possible...